

Louise Bourgeois

entretiens avec Jacqueline Caux

RAYA BAUDINET

Editions du Seuil

■ Le titre du nouvel ouvrage qui paraît sur Louise Bourgeois tient à un apparent paradoxe : il s'attache à la toile du sculpteur. Ce qu'il nous faut comprendre, c'est l'entreprise interminable d'une praxis : «*Si j'ai un sujet, il y a une chose éternelle qui revient comme un tissage. On le fait, on le refait, on le refait encore. Et puis, ce n'est pas parfait, et on le défait.*» Un réseau de fils tendus qui de sa vie à son œuvre, maintient Louise Bourgeois en germination constante, et dont industrielle, elle tire sa pelote.

Il y a à l'origine du livre de Jacqueline Caux, des entretiens enregistrés. Une parole vaillante, donc, issue des conversations qu'elle a menées plusieurs années durant avec l'artiste, dans son atelier new-yorkais. Des rendez-vous rituellement pris, qui ont composé le support principal de ce livre album. Louise Bourgeois a accepté de se faire prendre au magnétophone malgré une évidente timidité, de sorte que l'on accède à l'univers de l'artiste par une nouvelle porte : sonore.

D'un autre côté, le livre offre plusieurs points de passage auquel l'élan d'une parole discursive donne la première impulsion. C'est dans son atelier à Brooklyn que prend place la première de ces entrées : grâce à la voix âpre et tendue de la démiurge et aux bruits venus de cette chambre d'échos qu'est l'atelier : assiettes cassées, papiers froissés, machine à coudre, rires jaunes, nous y sommes.

Le livre s'ouvre à partir de ce seuil sur le texte de Jacqueline Caux retraçant parcours et épisodes biographiques. L'histoire vraie est alors archivée, monographique, raisonnée somme toute, déployée vis-à-vis des photographies des sculptures de Louise Bourgeois. Un tissage, si on considère que s'intriquent les événements entre-eux : les études poursuivies malgré l'opposition du père restaurateur de tapisseries anciennes, puis les beaux-arts et les maîtres (Fernand Léger, André Lhote...); l'exil à New York et les premières sculptures en bois de nature totemique ; l'*Aveugle guidant l'aveugle* qui marque un tournant : une représentation d'Edipe guidé par sa fille Antigone, qu'elle interprète en monumental portique dentelée.

Les expérimentations de matière pâteuse, voire glaireuse, viennent ensuite, qui épou-

sent l'envers du corps, les antres de nos êtres organisés où l'artiste manie à l'envie le spéculum. Les anneaux de Moebius fusent : *Spiral Woman*, femme doublon qui présente son intérieur et sa face d'un même tenant, jamais une et toujours a contrario de l'ensemble. Des œuvres qui inaugurent les provocations et railent plus que jamais les figures d'autorité qu'elles soient institutionnelles, professorales, ou paternelles : les *Arch of Hysteria* du masculin.

Ancienne femme d'aiguille, devenue femme de taille directe, mais au fond toujours armée de l'outil tranchant qui tue le père, dans un monde où les miroirs ressemblent à des silex (*The Mirror*), et les phallus s'appellent *Fillette*, chez Louise Bourgeois l'art ne rencontre pas la folie mais opère son renversement.

Et dans le livre, c'est sous forme de litanies que se rejouent les scènes primitives. Ces ritournelles griffonnées sur le papier, Louise Bourgeois, les récite. La première s'intitule : «*Eugénie Grandet n'a jamais grandi mais Eugénie Grandet a dit.*»

On est de plain-pied dans le roman familial, une dramaturgie qui s'enracine dans la cohorte biographique dont «la petite Louise» fut le chambellan. Eugénie c'est moi, dit Louise Bourgeois à son interlocutrice, une fille de son père ravaudant les draps.

Autre figure balzacienne, la fille du *Père Goriot* avec qui elle entre en communauté d'esprit mais selon un autre versant : la fille humble son père parce qu'il a fait d'elle une femme mariée : une femme dévouée de nouveau à la tâche.

Ces retours sur le motif à la façon d'une antienne imposent résolument Louise Bourgeois du côté du romanesque. L'œuvre agit comme une amplification épique et grandiose des années passées dans la propriété de Choisy entre une mère indifférente, un père tyrannique et une gouvernante anglaise maîtresse de ce dernier, à la fois pierre d'achoppement et élément de cohésion du couple.

L'enfant terrible de parents terribles mythologise un récit biographique à la fois véritable et légendaire dont le trop sage psychanalyste ne pourrait pas extraire grand-chose. Ici point de crypte, dans les environnements que Louise Bourgeois fabrique et qu'elle appelle des *Cells*, le jour et le regard entrent.

Il n'en reste pas moins que c'est à partir de toutes les femmes, et qui les vaut toutes, et



Louise Bourgeois et Andy Warhol en 1987
(Ph. Baird Jones)

que vaut n'importe qui, qu'elle pactise. Aujourd'hui devenue figure tutélaire à son tour, l'artiste reçoit des débutants à qui elle prête une attention peu tendre. Et la dame assise sur sa chaise-trône dit clairement ce qu'elle pense : des amis, de l'art, de l'éducation, sans pour autant pontifier. Celle qui a donné forme et signification à ses traumas, leur confère une portée curative et féroce magique quand il s'agit de pardonner pour en finir avec le jugement. L'avant-dernière entrée du livre revient sur la toile, et sur ce pouvoir mystérieux des aiguilles qui piquent et réparent. Louise Bourgeois est une artiste qui coupe, nous, superpose fait se croiser, ouvre et ferme, roule longs ou courts ses colombins, selon un processus cumulatif où ferme une œuvre pulsionnelle qui ne cesse d'interroger «l'image inconsciente du corps», les prises du désir et ses flacons.

«Nous sommes des tisserands» : Est-ce à dire que se refait le chemin, et que ce qui disparaît nous le recrée ? La reconstitution de la maison de Choisy en marbre rose, par exemple, au-dessus de laquelle elle suspend le couperet d'une guillotine, nous renvoie au temps et à ses aiguilles, dont si elles blessent toutes, seule la dernière tue. Un adage qui répond à l'axiome de l'artiste cité par Jacqueline Caux : «*C'est l'envers qui vous dit la vérité.*» Et de finir par imaginer que pour Louise Bourgeois la messe ne sera jamais dite puisque la parole est délivrée. ■